

Anne de la **ROUSSIÈRE**

“Une rencontre avec un artiste c’est un moment rare, précieux”



Déjà 15 ans d'existence pour la galerie Arcturus dirigée par Anne de la Roussière.

15 ans pour la galerie Arcturus.

Une petite fête s'impose ?

Oui, parce que c'est plutôt bien d'être encore là... J'espère bien être présente encore dans 15 ans ! Je fête l'événement en septembre et octobre, en deux actes, parce que j'ai une équipe d'artistes aujourd'hui relativement importante et je souhaite que chacun ait bien sa place dans la galerie. Il y aura un acte 1 avec les peintres de la galerie, et un acte 2 avec les photographes et les sculpteurs.

Comment tient-on 15 ans rue de Seine ? Bien des galeries ont jeté l'éponge au fil du temps...

Il faut une bonne dose d'inconscience pour commencer. On tient parce qu'on vend. On tient parce qu'il y a une persévérance, une ligne, et puis de très bons artistes. C'est la clé de voûte de l'édifice.

J'ai aussi beaucoup travaillé la communication. Au début avec des dossiers de presse classiques et le site de la galerie, aujourd'hui via internet, et tout ce que cela ouvre comme possibilités.

La clé de ta réussite passe en partie par internet ?

Oui, et aussi par les réseaux sociaux. Il faut continuer à avoir l'œil ouvert sur les nouvelles technologies, les modes de communication.

Tu évoques une ligne ? Comment la définis-tu ?

J'ai fait un choix volontairement éclectique. Chaque artiste a son univers, sa technique, son expression, parce que je pense qu'il existe une pluralité d'artistes et d'univers passionnants. On peut aimer la musique classique et la musique contemporaine, l'opéra, le fado, le jazz ; on peut aimer un artiste abstrait lyrique, un photographe contemporain, un peintre qui travaille sur le thème des paysages urbains, un autre sur le corps, un autre encore sur des paysages imaginaires.

Comment es-tu amenée à choisir tes artistes ?

Il y a plusieurs modes de découvertes. C'est aussi bien le travail de l'artiste que sa personnalité qui m'importe. C'est vraiment important. Il m'est arrivé de ne pas travailler avec un artiste dont j'appréciais le travail mais qui me semblait au niveau humain inapte à intégrer mon équipe.

Quand un artiste me dit : « tu choisis, c'est toi qui décides pour le choix des œuvres » c'est qu'une confiance mutuelle s'est instaurée, et de ce fait, en général, tout se passe bien.

Même si, de temps à autre, il y en a qui partent, pour des raisons diverses et variées.

Tu travailles avec certains de tes artistes depuis très longtemps ?

Oui, il y en a pas mal avec qui je travaille depuis 15 ans, tels Miguel Macaya, Franck Duminil, qui vient de quitter cette vie, Gabriel Schmitz, Marta Moreu. Avec Gottfried Salzman et Marc Biboud, cela doit faire au moins une bonne dizaine d'années qu'on travaille ensemble. Voilà, ce sont des relations très anciennes.

C'est aussi parce que leur travail reste très bon, qu'il y a un renouvellement dans la continuité. Il m'est arrivé d'arrêter avec un artiste parce qu'au bout de trois fois, c'était la même exposition.

Alors, raconte-moi le tout début de l'aventure. Tu travaillais dans la banque, n'est-ce pas ?

Oui, et en fait pour créer la galerie Arcturus, j'ai fait le contraire de ce que j'avais toujours conseillé à mes clients dans la banque, c'est-à-dire faire un budget prévisionnel, avoir quelques clients, faire des études de marché, etc.

J'ai signé un bail et je n'avais pas un artiste !

L'Art, c'était une passion ?

Oui, j'ai fait des études de Droit, et à l'époque j'avais essayé de les concilier avec des études d'Histoire de l'Art. Mais c'était trop compliqué. Depuis l'enfance, je fréquentais les musées, et vers 18 ans, je me suis interrogée sur le fait de ne pas connaître l'Art de mon temps. Je connaissais les grands mouvements picturaux, les Impressionnistes, Cubistes, etc. mais peu l'Art contemporain.

J'ai donc commencé à acheter de petites choses, des gravures, des dessins. Il y avait une volonté chez moi d'être entourée d'œuvres d'Art.

Par contre, tu es partie vers la Banque ?

Oui, j'y ai gravi les échelons. Mais avec toujours en tête la volonté de ne pas y faire carrière. Depuis le début, je m'étais dit « dans 15 ans, j'arrête ». Et les hasards ont fait qu'effectivement au bout de quinze ans j'ai quitté la banque. J'ai alors fait un bilan de compétences. Deux métiers m'attiraient : expert en gemmologie et galeriste.

Et puis je suis tombée par hasard sur ce local, rue de Seine, qui était une boutique de produits bio, et j'ai signé un bail, encore une fois, sans clients, sans artistes et sans connaissances dans le milieu des galeries. L'inconscience absolue.

Première exposition ?

Pour une des premières expositions, le premier jour – c'était une exposition Macaya – Claude Bernard est rentré dans la galerie, il a trouvé le travail de l'artiste superbe et le lendemain m'a acheté un tableau. Je me suis dit que c'était de bon augure, et que Macaya était vraiment un bon peintre pour qu'il ait tapé dans l'œil de Claude Bernard.

Mais raconte-moi ce qui a précédé l'exposition Macaya ?

Pendant deux mois, avec mon ordinateur portable et mon téléphone, je me suis démenée, cherchant des artistes de talent, via les ateliers d'artistes notamment. Mais beaucoup des bons étaient déjà dans d'autres galeries. Alors, je me suis dit qu'il fallait apporter rue de Seine des artistes Européens. Mon cursus dans la gestion, ma situation à Saint-Germain des Prés ont permis que les gens que j'ai rencontrés alors m'ont très vite fait confiance. Je suis allée notamment en Espagne, où j'ai rencontré Macaya, Schmitz, Moreu, et nous avons aussitôt travaillé ensemble.

Alors première expo, premier succès ?

Oui, j'ai tout vendu lors de cette expo. La deuxième expo également. La troisième expo idem... Je me suis dit alors que j'avais fait le bon choix pour les artistes et le lieu. La conjoncture en 1999 était tout de même plus facile, et les prix que je pratiquais, que je pratique encore, étaient raisonnables (de 1000 € à 20 000 €).

Tu as fait des débuts tonitruants.

Oui, bon, mais après, tout n'a pas été aussi facile. En 2001, un vernissage le 11 septembre..., puis plusieurs petites crises qu'il a fallu traverser.



Comment ressens-tu la crise actuelle ?

C'est sûrement plus difficile car il n'y a pas vraiment de perspective en vue. Les précédentes, on se disait on va faire le dos rond, ça va passer, d'ici un an ou deux, ça va repartir. Mais là, on n'a pas vraiment de vision de la sortie, et ce dans un certain nombre de secteurs d'activité.

Tu invoques plutôt une crise économique qu'une crise du secteur de l'Art ?

Pour moi, c'est plus une crise économique. Et aussi une crise de moral. Les gens ne se « lâchent » pas, ne se « lâchent » plus. Et donc je dis très régulièrement que l'Art embellit la vie.

C'est parce que les temps sont difficiles qu'il faut embellir son quotidien.



Gottfried Salzmann,
NY, aquarelle sur papier, 108 x 72 cm.

La recette de la durée c'est quoi pour toi ?

Ce que je sais c'est qu'il faut premièrement avoir une gestion assez stricte, suivre de près chaque dépense.

Après, l'aspect communication est capital, notamment internet qui offre une vitrine supplémentaire. J'ai fait le choix également d'arrêter de faire les foires, j'en ai fait un certain nombre qui ont bien fonctionnées... Certains amis me disent : « si tu n'es pas dans les foires, tu n'existes pas sur le marché ».

Je n'exclue pas d'y revenir, mais pour durer, il faut travailler d'abord dans le lieu dans lequel on se trouve tout au long de l'année.

Tu ne te sens pas un peu seule dans ta galerie, face à l'Institution, face aux foires, face aux galeries « médiatisées » ?

Je crois beaucoup au travail de fond. Je travaille avec des musées, avec des collectivités.

Il faut énormément de persévérance.

L'idéal serait de passer son temps dans les cocktails pour se faire davantage connaître, nouer des relations, créer des synergies, mais je tiens à me préserver une vie personnelle et familiale.

Je ne me sens pas seule parce qu'il y a le quartier, les collègues, les collectionneurs, des entreprises, des visiteurs, etc.

Tes souhaits pour la suite de la galerie ? Comment vois-tu les choses pour l'avenir ?

J'aimerais tout d'abord que l'activité économique reprenne. A partir du moment où l'activité économique est bonne et qu'on représente de grands artistes, tout devient plus facile. J'aimerais, autre souhait, que les institutions se bougent plus et ne dupliquent pas la énième exposition des mêmes créateurs. Que les musées acceptent de prendre des risques avec un peu plus d'imagination et de clairvoyance.

Sinon, la suite de la galerie concrètement, c'est en novembre, une exposition de photos de Marc Riboud (« Portraits »). Après, j'ai plusieurs projets. Une rétrospective de Franck Duminil. Deux ou trois artistes nouveaux, dont notamment une jeune peintre anglaise, Juliette Losq.

Ta longévité s'explique en partie aussi par la qualité de tes choix, de ton œil. D'où te vient cette capacité à discerner ce qui est bon de ce qui l'est moins ?

Je pense avoir toujours eu « un œil », et j'ai essayé de le développer en étant exigeante. A côté de ça, je lis beaucoup, je vois des expos, des ateliers, des œuvres, cela fait bien sûr partie de mon métier.



Marc Riboud,
Le peintre de la Tour Eiffel,
tirage argentique, 1953.

Ce que tu aimes le plus dans ce métier ?

Le contact avec les artistes. L'un de mes grands regrets est d'ailleurs de n'avoir pas assez de temps à leur consacrer. Les artistes sont des personnes sensibles qui ont la capacité d'être hors du temps, qui sont dotés d'un incroyable sens de l'observation. Une rencontre avec un artiste c'est un moment rare, précieux. Un bonheur absolu.

Si c'était à refaire ?

Je le referais !



Marta Moreu,
Bronze et pierre, pièce unique.